

Bialik BM 2 juillet 2023

Expéditeur : tony levy (tonymlevy@yahoo.fr)

À : tonymlevy@yahoo.fr

Date : mardi 11 juillet 2023 à 16:49 UTC+2

**Hayyim-Nahman Bialik (1873-1934).** Né à Rady en Volhynie, mort à Vienne.

La biographie de Bialik éclaire très fortement l'orientation de ce que seront ses choix dans les domaines religieux, culturel, social, politique. On en trouve une brève présentation dans *Halakha et Aggada*, due à Jean Getzel, traducteur de l'ouvrage (pp. 60-64).

J'en extrais le passage consacré à son enfance (pp. 60-61). Les phrases en italique sont de Bialik lui-même.

... Orphelin à l'âge de huit ans, il est confié à son grand-père, « *un homme très âgé, méticuleux, toujours occupé à l'étude sacrée d'une façon désintéressée* » alors qu'il n'était qu'un « *petit polisson, un orphelin effronté et de nature indiscipliné* ». Lecteur passionné dès le plus jeune âge, « *s'était développé en moi, en même temps que le goût des excentricités et de la contemplation, au sein de la maison de mon grand-père, ce lieu de prières et d'étude sacrée constantes, le goût des livres* ».

Très tôt, il se consacre à l'étude du Talmud, et à l'âge de 17 ans (1890), il est envoyé à la grande *yeshiva* de Volozhin, où il passe un peu plus d'une année. « *Mais l'étude du Talmud me répugnait, me donnait la nausée. Avec mes dernières forces, je m'efforçais de tenir bon sur mon banc, mais, de jour en jour, je devenais moins assidu* ».

(...) Il finit par s'enfuir de la *yeshiva* pour se rendre à Odessa « *sans un sou en poche, et seulement de minces espoirs dans mon cœur* ».

Toute sa vie, il a gardé un refus obstiné de l'étude dans les institutions orthodoxes, et même temps une nostalgie émue de ce qu'il y a vécu. Et une reconnaissance pour l'immense familiarité des textes de la tradition qu'elle lui a permis d'acquérir.

Les poèmes suivants en témoignent avec la force de son écriture poétique.

Ils figurent dans l'ouvrage bilingue (hébreu / français), publié par Ariane Bendavid : Haïm-Nahman Bialik, *Un voyage lointain. Poèmes traduits de l'hébreu par Ariane Bendavid* (Editions Stavit, Montrouge, 2004). Dans l'ordre :

*Seul* (p.170), *Prends-moi sous ton aile* (p. 213), *Au seuil de la maison d'étude* (extrait, p. 47, 49).

Je présenterai ensuite les trois ouvrages suivants

*Halakha et Aggada* (1917). Désigné en abrégé par le sigle **HA**

*Sur le dualisme en Israël et Comment lire la Aggada aujourd'hui* (1922,1933) En abrégé DLA

*Sefer ha-Aggada* (édité avec Y.H.Rawnitzki) (1903, 1930, 1934). En abrégé SA

### *Halakha et Aggada.* HA

Version française : Éditions de l'éclat (Paris 2017). Trois annexes complètent le texte traduit et annoté par Jean Getzel : Notice biographique, Notice du traducteur, Notice de l'éditeur. L'original hébreu est consultable dans la base de données *Sefaria*.

Le texte hébreu a été publié en 1917, à Odessa, dans la revue *Knesset*. La première version fut lue par l'auteur lors d'une conférence à Moscou en 1919.

Ce petit ouvrage est moins simple à lire qu'il n'y paraît. On mesurera, dans les quelques extraits que j'en donne, sa portée, considérable.

La *Halakha* montre un visage sévère, (*panim zo'aphot*) la *Aggada*, un visage enjoué (*panim shohaqot*). L'une est pointilleuse, stricte et dure comme l'acier: c'est l'attribut de rigueur. L'autre est tolérante, indulgente et plus douce que l'huile : c'est l'attribut de compassion (...)

Voilà ce qu'on peut dire sur la *Halakha* et la *Aggada* dans la vie courante (*she-ba-hayyim*), mais voici ce qu'on peut ajouter dans le domaine littéraire (*ba-sifrouit*): celle-là (*Halakha*) possède une prose sèche, un style rigide et fixe, une langue neutre et monochrome: c'est le règne de la raison. Celle-ci (*Aggada*) porte la fraîcheur de la poésie, un style fluide et changeant, une langue parsemée de couleurs: c'est le règne du sentiment ( p. 7-8 )

Et pourtant, Bialik s'insurge contre ceux qui prétendent que *Halakha* et *Aggada* sont deux rivales, une chose et son contraire

Or, en réalité, la *Halakha* et la *Aggada* ne font qu'un, ce sont deux aspects d'une même créature. Leur relation est semblable à celle du mot par rapport à la pensée et à la sensation, ou à celle de l'action et de la forme sensible par rapport au mot ( p 8)

La *Aggada* représente la requête de la voix du cœur qui s'élance vers le lieu de son aspiration. La *Halakha* est un lieu de repos, l'accomplissement, momentanément réalisé, de cette requête. De même que le rêve aboutit à l'interprétation, la volonté à l'action, la pensée au mot, la fleur au fruit, ainsi la *Aggada* aboutit à la *Halakha* ( p 9)

Et toujours, ce va-et-vient entre les deux modes de lire: opposés ou non?

Je ne cherche pas à décider qui l'emporte, mais je pense que les deux manifestent un travail créatif, des idées concrétisées, des pensées actualisées par le génie humain . Dans les deux cas, l'attribut de beauté apparaît dans toute sa splendeur. Les deux ont besoin d'inspiration et d'amour divin ( p 18)

Bialik ne se soucie pas du lecteur chagrin ou de l'auditeur querelleur qui lui reprocheraient de dire une chose et son contraire. Il leur répond :

Non, la *Halakha* ne nie pas les émotions, elle les contrôle. Elle ne remplace pas l'attribut de compassion par celui de la rigueur, elle les synthétise. Sa dureté est celle de l'activité préservatrice, la

force dans la bonté, qui est l'attribut de la beauté. C'est ainsi qu'elle fonctionne le mieux. p. 31-32

Bialik veut être un homme de son temps (1915), il ne veut pas fermer les yeux sur l'état de la littérature hébraïque : à ses yeux, "un véritable désastre". Dans un temps où règne une *Aggada* sans vie, il n'y a plus aucune trace de la *Halakha*; "il n'y a plus de *Halakha en Israël*". Sans le mariage de la *Halakha* et de la *Aggada*, les "deux formes de la littérature et de la vie", l'avenir est sombre.

Il importe de savoir ce que Bialik entend par « littérature hébraïque moderne ». Il s'agit pour lui de la littérature ancrée dans les sources traditionnelles. Uniquement celle-là (DLA, p. 41, note 9).

Notre littérature contemporaine a été pervertie et habite comme un mendiant au plus bas étage de la pensée et du sentiment culturels (p.52)

La littérature hébraïque touche à sa fin, nous le voyons bien, car elle est vide comme un vivier sans poissons. Aujourd'hui, après cent cinquante ans d'existence [voir la remarque du traducteur Jean Getzel: note 81, p.53], si quelqu'un veut vraiment apprendre quelque chose, il doit chercher d'autres pâturages (...). Une génération grandit dans une ambiance chargée de paroles et de refrains, de discours creux et de vent (p.53-54).

L'analyse est radicale, voire décourageante. *Halakha et Aggada* a été composé en 1915, après dix ans de silence (1905-1915) pendant lesquels Bialik est resté "muet comme une pierre" (p.62). Ce petit ouvrage constitue un "retour" à la vie publique, retour ainsi présenté par Ya'acov Fishmann

Cet héroïsme silencieux nous permet de réaliser la force du poète, autant que la puissance du verbe. Qui sait si bien articuler ce qu'il a à dire, doit quelques fois aussi se taire. (...). Lorsqu'il mit fin à son silence, il avait redoublé d'ardeur. (p.63 )

En 1924, Bialik s'installe à Tel Aviv. Dans les dix dernières années de sa vie, il devient l'emblème et le guide de la renaissance de la littérature hébraïque.

Le témoignage de Gershom Scholem en atteste: dans des mots emplis d'émotion et d'admiration qu'offre l'éloge funèbre prononcé par Scholem le 17 juillet 1934, à Jérusalem :

L'émotion suscitée par la mort inattendue de celui qui était, sans aucun doute, la plus grande figure morale de la Palestine [mandataire] et du mouvement sioniste est immense. Je suis personnellement très affecté par ce décès. Cet homme (...) était certainement l'une des personnes dont je me sentais le plus proche. Son rayonnement spirituel a éclairé notre horizon d'une lumière singulière. Il était la voix la plus productive de ce pays, où des hommes de ce genre ne font pas entièrement défaut. Il était un "maître", précisément dans le sens où l'on imagine les grands talmudistes, un Rabbi Aqiba ou un Yokhanan (pp. 59-60).

*Sur le dualisme en Israël et Comment lire la Aggada aujourd'hui* (1922,1933) En abrégé DLA

Traduit de l'hébreu en français, et annoté par Jean Getzel : Éditions de l'éclat (Paris 2020). Je ne dispose pas de l'original hébreu.

L'ouvrage rassemble deux conférences prononcées par Bialik, la première à Berlin en 1922, la seconde à Tel Aviv en 1933. Elles se présentent comme des « causeries »

Ne pouvant aller plus loin aujourd'hui, j'en donne deux passages, deux coups de projecteur en somme. Le premier passage apparaît au tout début du recueil .

*« Le sens littéral (peshat ?) est un lourdaud rampant qui refuse d'emprunter des chemins détournés et des routes secondaires. A plus forte raison, il ne cherche pas la grandeur, et quelque menue monnaie lui suffit.*

*Les grandes idées n'existent que dans l'interprétatif, qui doit être dûment rétribué. Le sens interprétatif [la aggada] est curieux. Il aime regarder furtivement dans les fissures et les crevasses d'un espace qui n'est pas le sien. C'est pourquoi il s'en va les mains vides et revient les mains pleines » (DLA p. 18)*

Le passage suivant éclaire les choix politique et culturel de Bialik, tout particulièrement son projet de « sécularisation » de la littérature postbiblique

*« Le retour [de notre peuple] à la vie politique nécessite la sécularisation complète (secularisatzia gemura) de notre littérature et de notre création spirituelle dans toutes les générations » (DLA, p. 44). Encore plus précisément :*

*« Il faut absolument séculariser la Aggada, la sortir de son milieu particulier et la connecter ainsi à notre littérature contemporaine, afin qu'elle ne soit pas seulement une littérature religieuse » (DLA, p.44, note 20). Jean Getzel nous précise que ces derniers mots datent du 25 mai 1934, soit deux mois avant la mort de Bialik.*

*Sefer ha-Aggada (édité avec Y.H.Rawnitzki) (1903, 1930, 1934). (SA)*

En dehors de la poésie, le *Sefer ha-Aggada* (Le livre de la aggada) est sans doute l'ouvrage le plus connu et le plus lu de Bialik. C'est une somme monumentale. Bialik et Ranitzki y ont regroupé, par thèmes, la totalité des textes de la tradition juive postbiblique, midrashique et talmudique. Ils y ont « traduit » en hébreu contemporain des textes rédigés en hébreu mishnaïque et en araméen. Toutes les références aux textes « originaux » sont indiquées en notes, de manière exhaustive.

Le témoignage suivant donne une idée de l'importance vitale que Bialik accordait à cette entreprise

L'écrivain Mardoché ben Ezechiël (1883-1970) raconte comment il trouva Bialik une semaine avant son départ pour Vienne, où il décédera quelques plus tard (le 4 juillet 1934).

Bialik était penché sur les épreuves de la dernière édition du *Sefer ha-Aggada* ... Lorsqu'il (son ami) tenta de le raisonner, l'invitant à reporter ce travail jusqu'au moment où il irait mieux, le poète répondit

*« Tu ne sais pas ce que cette lecture me fait. Dans ma vie, j'ai corrigé bien des livres qui, pour la plupart, m'ont fait souffrir et ôté l'envie de lire. Ce livre seul ranime mon*

ע ל סף בית-הַמְדָרֶשׁ

מְקֻדֵּשׁ אֶל נְעוּרַי, בֵּית-מְדָרְשֵׁי הַיָּשׁוּן!  
סִפְּהָ אֲשֶׁר רָקַב שְׁנֵית עָלַי נִקְרָה,  
אֲרֵאָה שְׁנֵית כְּתָלֶיהָ הַנִּמְלָחִים כְּעָשָׁן,  
אֶת-סֹחֵי קִרְקָעָה, אֶת-פִּיחַ הַתְּקָרָה.  
מִשְׁנֵה חֲרָבָה חֲרָבַת מִבְּלֵי בְּאֵי מוֹעֵד,  
עָלָה חֲצִיר בְּמִסְלֶתָהּ וּשְׁבִילֶיהָ דָּשְׂאוּ,  
אֲרָג הַעֲכָבִישׁ עַל-סִפּוּנָהּ רוֹעֵד,  
עַל-גִּגְגָּה הַנִּקְרָע בְּגִי-עָרְבִים יִקְרָאוּ;  
אֶבֶן אֶבֶן תִּשְׁמַט וְתִכָּה רְסִיסִים,  
עֲמוּדֶיהָ יִתְפַּלְצוּן, כְּלָה עֲמֵד בְּנִסִּים.

בְּעַפְרָה יִתְפַּלֵּשׁ אַרְוֶן מֵאִין תּוֹרָה,  
גְּוִילִים בָּלִים וִירָקִים יִרְקְבוּ בְּחֻבֵּית;  
נוֹגוֹת בְּפִרְצוֹת תְּצַצְנָה קִרְנֵי אוֹרָה  
וְאֲבָלָה כָּל-פְּנֵה וּבְכֹתֶה כָּל-זְוִית.  
כְּתָלֵי בֵּית-הַמְדָרֶשׁ, קִירוֹת הַקְּדוּשִׁים!  
מִחֻבָּא רֵיחַ אֵיתָן, מִקְלַט עִם עוֹלָמִים!  
לָמָּה כֹּה-תַעֲמְדוּ דוּמָם וּכְנוּאֲשִׁים  
תִּטּוּ צְלָלִים שְׁחָרִים, צְלָלִים נְאֻלָּמִים?  
הֲסָר לְעַד יְיָ מֵעַל מִשְׁאוֹתֵיכֶם  
וּטְבַעְתֶּם בְּאַבְבְּקֵיכֶם וְלֹא-יָשׁוּב עוֹד אֲלֵיכֶם?

כְּאַבְלִים אֲלָמִים חָרַשׁ תִּתְאַבְּלוּ  
וּכְגִּוּנֵיכֶם קָפְאָתָם קוֹדְרִים, נִעְזָבִים.  
הֲתִזְכְּרוּ כְּמוֹנֵי אֶת-הַיָּמִים כְּלוֹ?  
הֲלִבְנֵיכֶם יִצְאוּכֶם הַנִּכְסִים נִעְצָבִים?

Au seuil de la maison d'étude

Temple de ma jeunesse, antique maison d'étude !  
Aujourd'hui je retrouve ton seuil dévasté,  
Tes murs qui s'évanouissent comme de la fumée,  
La poussière de ton sol, la suie de ton plafond ;  
Double est ton agonie : tes fidèles dédaignent tes solennités,  
Et l'herbe a envahi chacune de tes allées,  
Des toiles d'araignées tremblent sur ton plafond,  
Et les corbeaux croassent sur ton toit délabré ;  
Les pierres de tes murs une à une succombent,  
Tes colonnes vacillent, tu n'es debout que par miracle.

Gisant dans la poussière, ton tabernacle est vide,  
Tes parchemins flétris moisissent dans des jarres ;  
De blafards rayons filtrent à travers les fissures  
Et tes moindres recoins, désolés, se lamentent.  
O murs sacrés de la maison d'étude !  
Refuges d'un immortel esprit, abris d'un peuple éternel !  
Pourquoi, silencieux, en proie au désespoir,  
Déployez-vous des ombres muettes et ténébreuses ?  
Dieu s'est-il à jamais détourné de vos ruines ?  
Vous abandonnera-t-il noyés dans la poussière ?

Endeuillés vous portez en silence votre deuil,  
Figés dans votre peine, tristes abandonnés,  
Vous souvenez-vous comme moi de ces jours disparus ?  
Pleurez-vous les enfants qui vous ont délaissés ?

הלא תשאלו לשלום אסופיכם במרחקים –  
שב הנני צתה מעמק העכור;  
נמלטתי להגיד לכם כי גברו הפנים,  
נלחמנו כגבורים, אך הכינו אחר –  
ואני יתום נדח, עולל טפוהיכם,  
אמלל, בוש ומנצח שב שנית עדיכם.

ושנית, בית-מדרשי, כסוף ראש כעני  
ומשמים כמוך על סף אעמדה;  
האךך לחרבנה, אם-אבך לחרבני,  
ואם לשניהם יחדו אבך ואספדה?  
הה! קנה משלח, גוליה געו געו,  
נגוו כצל בלם בין העצים הגבוהים.  
רבים אל-ראשי הצורים נפצו  
ובשדות אחרים עוד רבים תועים;  
הימותו מות ישרים? או ימצאו מנוחה  
בחי נבלים ולעד ישכחוה?

לא אריתי יצרות דבש על-דרךכי המסורר,  
מאז הפרידתנו הרוח הרעה;  
אבד נצחי מי, כל עולמי התפורר,  
באו מים עד-נפש – אך היא כם לא-באה...  
לא ריקם שלחתי מצלף השאנן –  
מלאכה הטובים שלחתי בדרך:  
מחשבה פרה, הגיון רענן,  
לב שלם ובטח עת תכשל הברך;  
אמנם יכל לי אויבי, כלי ריק הציגני –  
אך הצלתי אלהי – ואלהים הצילני!

Vous souciez-vous du sort de ceux qui sont au loin ?  
De sinistres contrées je me suis échappé,  
Pour témoigner des coups que nous avons reçus ;  
Combattant en héros nous fûmes repoussés –  
Orphelin égaré, enfant de votre amour,  
Las, honteux et vaincu, je reviens parmi vous.

O ma maison d'étude, à nouveau, tête basse,  
Accablé comme toi je me tiens sur ton seuil ;  
Dois-je pleurer ta ruine, dois-je pleurer la mienne,  
Ou sur les deux ensemble dois-je me lamenter ?  
Las ! Nichée dispersée, tes oiseaux sont errants,  
Dissipés comme une ombre dans les plus hautes branches.  
Certains se sont enfuis vers les monts rocailleux ;  
Ils errent, innombrables, dans les champs étrangers ;  
Mourront-ils comme des justes ? Ou trouveront-ils la paix  
Dans une vie impure, t'oubliant à jamais ?

Je n'ai pas recueilli de miel sur mon chemin rebelle,  
Depuis qu'un vent hostile m'a séparé de toi ;  
Mon espérance est morte, mon univers en ruines ;  
L'eau me monte à la gorge – Pourtant je survivrai...  
Car lorsque j'ai quitté ton ombre si paisible –  
Tes anges bienfaisants ont guidé tous mes pas :  
Une pensée féconde, un esprit vigoureux,  
Un cœur fidèle et sûr, à l'heure où la main tremble ;  
L'ennemi m'a vaincu, et il m'a dépouillé –  
Mais j'ai sauvé mon Dieu – et mon Dieu m'a sauvé !

## הַכְּנִיִּינִי תַּחַת כְּנָפֶיךָ

הַכְּנִיִּינִי תַּחַת כְּנָפֶיךָ,  
וְהִי לִי אִם וְאָחוֹת,  
וְהִי חִיקֶיךָ מִקְלַט רֵאשִׁי,  
קוֹן-תְּפִלוֹתַי הַנִּדְּחוֹת.

וּבְעֵת רַחֲמִים, בֵּין-הַשְּׁמָשׁוֹת,  
שְׁחִי וְאֶגֶל לְךָ סוּד יִסּוּרֵי:  
אוֹמְרִים, יֵשׁ בְּעוֹלָם נְעוּרִים –  
הֵיכָן נְעוּרֵי?

וְעוֹד רְוֵ אֶחָד לְךָ אֶתְנֻדָּה:  
נִפְשִׁי נִשְׂרָפָה בְּלִהְבָּה;  
אוֹמְרִים, אֵיךְ יֵשׁ בְּעוֹלָם –  
מֵה-זֹאת אֵיךְ?

הַכּוֹכָבִים רָמוּ אוֹתִי,  
הָיָה חֵלוֹם – אֵךְ גַּם הוּא עָבַר;  
עָתָה אֵין לִי כְלוֹם בְּעוֹלָם –  
אֵין לִי דָבָר.

הַכְּנִיִּינִי תַּחַת כְּנָפֶיךָ,  
וְהִי לִי אִם וְאָחוֹת,  
וְהִי חִיקֶיךָ מִקְלַט רֵאשִׁי,  
קוֹן-תְּפִלוֹתַי הַנִּדְּחוֹת.

י"ב אדר, תרס"ה.

## Prends-moi sous ton aile

Prends-moi sous ton aile,  
Sois pour moi une mère, une sœur,  
Et ton sein un abri pour ma tête,  
Un nid pour mes prières égarées.

A l'heure de grâce, au crépuscule,  
Penche-toi, je te révélerai le secret de mes tourments :  
On dit que la jeunesse existe dans le monde –  
Mais où est ma jeunesse ?

Un ultime secret je te dévoilerai :  
Mon âme s'est brûlée à sa propre flamme ;  
On dit que l'amour existe dans le monde –  
Mais qu'est-ce que l'amour ?

Les étoiles m'ont trompé,  
J'ai fait un rêve – il est passé ;  
Aujourd'hui je n'ai plus rien au monde –  
Plus rien.

Prends-moi sous ton aile,  
Sois pour moi une mère, une sœur,  
Et ton sein un abri pour ma tête,  
Un nid pour mes prières égarées.

Mars 1905

כָּלֶם נָשָׂא הַרוּחַ, כָּלֶם סָחַף הָאוֹר,  
שִׁירָה חֲדָשָׁה אֶת-בְּקָר חַיִּיהֶם הִרְגִּינָה;  
וְאֲנִי, גֹזֵל רַךְ, נִשְׁתַּכַּחְתִּי מִלֵּב  
תַּחַת כַּנְּפֵי הַשְּׁכִינָה.

בְּדָד, בְּדָד נִשְׁאַרְתִּי, וְהַשְּׁכִינָה אֶף-הִיא  
כְּנֶפֶךָ יְמִינָה הַשְּׁבוּרָה עַל-רֹאשֵׁי הַרְעִידָה.  
יָדַע לִבִּי אֶת-לִבָּהּ: חָרֵד חָרְדָה עָלַי,  
עַל-בְּנָהּ, עַל-יְחִידָהּ.

כָּבֵר נִתְגַּרְשָׁה מְכַל-הַחוּיּוֹת, רַק-עוֹד  
פְּנַח סֹתֵר שׁוֹמֵמָה וְקַטְנָה נִשְׁאַרְהָ –  
בֵּית-הַמְדַרְשׁ – וְתַתְּכֶם בְּצֶל, וְאֵהִי  
עִמָּה יְחִיד בְּצָרָהּ.

וְכִשְׁכָּלָה לְבָבִי לַחֲלוֹן, לְאוֹר,  
וְכִשְׁצָר-לִי הַמָּקוֹם מִתַּחַת לְכַנְפָּה –  
כְּבִשְׂתָה רֹאשָׁה בְּכַתְפִּי, וְדַמְעָתָה עַל-יָדֶיךָ  
גְּמַרְתִּי גִטְפָהּ.

חָרַשׁ בְּכַתְּהָ עָלַי וְתַתְּרַפֵּק עָלַי,  
וְכִמוּ שָׂקָה בְּכַנְפָּהּ הַשְּׁבוּרָה בְּעַדֵּי:  
„כָּלֶם נָשָׂא הַרוּחַ, כָּלֶם פָּרְחוּ לָהֶם,  
וְאֲנִי לְבַדִּי, לְבַדִּי...”

Tous ont été emportés par le vent<sup>1</sup>, enlevés par la lumière,  
Un chant nouveau a charmé le matin de leur vie ;  
Et moi, oiseau fragile, suis tombé dans l'oubli  
Sous l'aile de la *Shekhina*.

Seul, seul je suis resté, comme la *Shekhina*  
Dont l'aile droite brisée, au-dessus de ma tête, tremblait.  
Mon cœur connaissait son cœur<sup>2</sup> : elle craignait pour moi,  
Son fils, son fils unique<sup>3</sup>.

De tous lieux déjà bannie, seule lui restait encore  
Une étroite cachette, secrète et désolée –  
La maison d'étude – elle s'abritait dans l'ombre,  
Je partageais sa peine<sup>4</sup>.

Et quand mon cœur consumé, assoiffé de lumière,  
Se sentit prisonnier sous son aile,  
Sur mon épaule elle cacha sa tête, et sa larme coula  
Sur la page de ma *Guemara*<sup>5</sup>.

En silence elle pleura, blottie tout contre moi,  
Comme pour me protéger de son aile brisée :  
« Tous ont été emportés par le vent, tous se sont envolés,  
Et je suis restée seule, seule... »